

Denis Allemand, 20 ans à la direction du Centre Scientifique

Il a intégré l'équipe du **Centre Scientifique de Monaco (CSM)** en 1986. Puis en est devenu le directeur en 2001. Denis Allemand n'a, depuis, eu de cesse de s'investir sans ménagement dans ses différentes missions. Il dresse aujourd'hui le bilan de ces décennies d'action.

02 octobre 2021, 07h17



© F. Pacorel

Denis Allemand, comment analysez-vous l'évolution du CSM au cours de cette période ?

L'activité du CSM s'est très fortement accrue. A la fin des années 80, nous n'étions que deux. Il a donc été nécessaire de créer un nouveau projet de recherche. Nous nous sommes alors concentrés sur le corail rouge. C'est à ce moment là que l'aventure a véritablement débuté. Rapidement, l'arrivée de Jean Jaubert en tant que directeur scientifique du CSM a permis d'étendre le projet aux coraux constructeurs de récifs. Or, il importe de replacer les événements dans leur contexte : à l'époque, on ne parlait encore que très peu des coraux. Nous avons donc été pionniers en la matière. Le CSM s'est alors considérablement développé en termes de personnel scientifique pour atteindre, désormais, une cinquantaine de permanents et un effectif global d'environ 80 collaborateurs en comptabilisant l'ensemble des personnes qui contribuent à notre mission comme des doctorants, des intérimaires...

Peu de centres scientifiques connaissent une telle évolution...

Oui, cela est notamment dû aux travaux réalisés, à la compétence et à la passion des chercheurs. Mais il convient aussi de souligner à quel point le gouvernement monégasque et le Souverain lui-même, ont toujours parfaitement appréhendé l'importance de la recherche et soutenu notre action. Tout ceci nous a permis de créer le département de biologie polaire en 2010, puis celui de biologie médicale en 2013 avec Patrick Rampal. Le CSM est aujourd'hui devenu mature. Il dispose d'une véritable aura internationale. Les chercheurs du monde entier passent du temps chez nous.

D'un point de vue plus personnel, quelle analyse portez-vous sur votre carrière au sein du CSM ?

Lors de mon arrivée, en 1986, plusieurs propositions m'avaient été faites dans différents établissements, notamment anciens et réputés. Le CSM était alors en train de naître. C'était donc une prise de risque mais ce défi m'a plu. Avec le recul, je suis très heureux et très fier de tout ce que nous avons accompli. Je suis entouré de gens qui ont envie de faire de belles choses, c'est un plaisir immense que de travailler avec eux quotidiennement. J'ai beaucoup appris. Ma connaissance de la recherche s'est approfondie. Et même si l'on sait que l'étendue des connaissances demeure inférieure à ce qu'il reste à découvrir, nous avons beaucoup avancé durant ces décennies.



© Mesi

Sans oublier que les formidables évolutions technologiques de la période récente ont permis d'explorer ce que l'on ne pensait pas pouvoir inspecter il y a quelques années...

La technologie s'avère être une aide fabuleuse. Nous parvenons désormais à travailler à des niveaux exceptionnels. Elle a, cependant et de mon point de vue, un côté moins positif qui peut rapidement devenir un écueil : peut-être se fie-t-on désormais trop à cette technologie. Nous avons trop tendance à oublier de revenir à la réalité de l'observation de terrain. Regarder des gènes qui bougent sur un appareil très performant est intéressant, mais la recherche est un ensemble et il faut également observer car les deux aspects sont complémentaires et nécessaires.

Comment voyez-vous l'avenir du CSM ?

Je ne suis pas seul à décider du périmètre d'action du CSM. Pour moi, la biologie marine est désormais bien établie. Il nous faut désormais progresser en biologies polaire et médicale, plus récentes et sur lesquelles nous pouvons nous perfectionner, même si, déjà, nos chercheurs collaborent dans les plus grandes publications mondiales.

Et le vôtre ?

Même si ma passion et ma curiosité demeurent intactes, il est nécessaire que je cède la place ! Il est important de savoir passer le relai. Cela ne veut pas dire que je m'arrêterai totalement : je continuerai à écrire des livres et à poursuivre nombre de projets dans la recherche. Je trouve très importante la notion de transmission et je tâcherai de transmettre le flambeau de belle manière.

Cette notion de transmission était d'ailleurs induite dans une citation de Jean Rostand figurant, lors de vos débuts, dans votre thèse...

J'aime beaucoup cet auteur et il avait interrogé : « Mon livre est fini aujourd'hui, le sera-t-il demain ? » Cela synthétise bien le travail du chercheur qui n'est jamais achevé et cette idée, effectivement, de transmission puisqu'une vie entière ne peut suffire dans nos missions. Une autre citation de Jean Rostand me plaît également beaucoup car elle illustre de manière poétique et amusante le fait que la curiosité est la plus grande des qualités du chercheur qui tente de comprendre le monde qui l'entoure : « Le plaisir du chercheur est de retrousser les jupes de la nature... »

Propos recueillis par Georges-Olivier KALIFA